

M. SULTE.

La lettre suivante, qui n'était pas destinée à la publicité, mérite reproduction à plus d'un titre. Nous forçons la consigne, nous déchirons l'enveloppe confidentielle. Il est bon que tout le monde sache le peu de cas que l'on fait en ce pays des grands travaux littéraires ou historiques; il est bon d'entendre, sous le couvert de la fine plaisanterie, de dures vérités qu'on ne saurait trop répéter.

J. A. M.

OTTAWA, ce 30 Octobre 1872.

MON CHER MOUSSEAU,

Vous me la baillez bonne! Pour des promesses que j'ai l'air de ne vouloir accomplir, me voilà cité au tribunal de l'opinion publique, ni plus ni moins. J'avoue que les apparences sont contre moi, et qu'en avocat habile, vous vous gardez bien de n'en point profiter pour que mon dossier se présente le plus mal possible devant mes juges, qui, je le présume, passeraient condamnation si je n'intervenais,—mais j'interviens et j'espère obtenir, au bas mot, le bénéfice des circonstances atténuantes.

Sur le chef de promesses données, je n'ai rien à dire. Ma déclaration sera catégorique: j'ai promis; tant pis pour moi. Promettre et tenir sont deux! Je l'avais entendu dire, et maintenant, hélas! je le sais.

Comme ceci est entre nous, permettez que je vous fournisse des explications, à commencer par le commencement. Ce sera long, je vous en prévins. C'est un peu une vengeance qu'à mon tour j'exerce contre vous, et voici pourquoi:

Au temps des élections, durant le mois d'août dernier, vous vous êtes rencontré, sur un bateau à vapeur, avec un mien ami, qui est en même temps le vôtre, et la conversation, tombant des hauteurs des conceptions politiques, s'est posée à la suite d'un mot de vous, sur mes pauvres notes d'histoire. Vous paraissiez curieux de connaître la nature du travail que je prépare sous le titre encore incroyable "d'Histoire des Trois-Rivières." Vous vous adressiez à bonne enseigne, selon moi; à un terrible raconteur, selon vous. Mon ami, familier avec la plupart de mes paperasses et surtout avec l'ensemble de mon livre, entra en matière avec joie, avec entraînement, avec amour. Vers la onzième page du chapitre seize, ou à peu près, force lui fut de s'arrêter court et d'éteindre son feu: vous dormiez. Ah! n'allez pas dire que je me trompe, on vous a vu,—vous ronfliez! J'ai connu les détails de cette scène. Vous voyez que ma police est bien faite.

Il est facile, aujourd'hui, de saisir votre raisonnement. Vous vous dites, sous forme de syllogisme: "L'histoire des Trois-Rivières" m'a endormi; quand un récit nous endort, c'est qu'il nous ennuie; donc Sulte est la cause que je me suis ennuyé,—et, conclusion logique, il me le payera!" Inutile de prétendre que la chaleur du jour, la fatigue d'une campagne électorale, etc., l'ont emporté sur l'intérêt du récit. Je répète que vous dormiez. Pour un "auteur d'œuvres inédites," comme pour un auteur publié, vous aurez toujours l'air d'un homme à qui on la faisait trop forte. . . . l'histoire des Trois-Rivières.

Franchement, mon cher avocat, j'en suis à me demander comment vous avez pu me décerner des éloges, après lecture de la livraison parue. Mon ami racontait donc bien maladroitement tant de si belles choses? Votre vieille amitié pour moi se révèle dans ces lignes, dont je ne saurais trop vous tenir compte. Merci, mille fois.

Vous savez que bien malin serait le croque-notes qui trouverait assez de bouts de renseignements dans l'histoire imprimée du Canada pour en composer seulement trente pages suivies sous la rubrique "d'Histoire des Trois-Rivières." On dirait qu'il n'existe rien là-dessus, sauf des discours de sauvages prononcés à l'occasion des traités de paix et qui, d'ailleurs, appartiennent à la grande histoire du pays.

L'idée de coucher par écrit la narration des événements qui se rattachent à l'une des plus intéressantes localités du vieux Canada, n'est pas de moi. Il était naturel qu'elle appartint à tous les trifluviens qui se sont peu ou prou occupés de leur ville natale,—mais, où il n'y a rien, l'historien, comme le roi, perd ses droits et son temps. C'est ce qui est arrivé, ce me semble. Aussi, n'aimant point à suivre la route battue, où se découragent des chercheurs fidèles uniquement à Champlain, Sagard, LeClerc, Charlevoix, Garneau, et Ferland, j'entrepris,—il doit y avoir une bonne douzaine d'années de cela,—de fouiller dans les archives que renferment les divers greffes de l'administration qui fut autrefois le "gouvernement des Trois-Rivières." De là, j'étendis mes recherches aux manuscrits que possèdent nos grandes bibliothèques, y compris celle du Parlement. Bref, en sept ou huit années, j'accumulai des masses de notes. Il ne me manquait plus que de les comprendre et de les rédiger.

C'était au mois de juin 1869. Dans le cercle de mes connaissances intimes, vous savez que j'ai la réputation d'être "chanceux." Le hasard ne perdit point une occasion qui se présenta de m'être utile, sinon agréable. Jusque là, j'avais consacré mes soirées aux travaux dont je vous parle. Or, il est toujours facile de copier, ou d'annoter une page; cela marche à bâton rompu, on s'arrête quand sonne l'heure de l'oreiller, et, l'esprit ne se trouve aucunement dérangé dans ses calculs. Mais arrivé au moment de reprendre une par une ces bribes de renseignements, de les étudier, de les comparer avec l'histoire écrite, de les fondre ensemble, et d'en tirer quelque chose qui passe convenablement sous la plume,—comme sous l'œil du lecteur,—c'est une rude tâche! et pour l'exécuter il faut avoir sa journée à soi. Or, je n'avais que mes soirées. J'entrevois avec terreur le moment où il me faudrait travailler trois, quatre, cinq soirées de suite sur la même page, faute de pouvoir y consacrer d'un coup une journée de six ou huit heures,—qui fait qu'on attaque au matin un sujet pour le terminer avec le coucher du soleil. C'est ici que ma "chance" se manifesta: je perdis l'emploi qui me permettait de gagner mon pain et me trouvant sur le pavé, je n'eus rien de plus pressé que de m'endetter pour vivre, durant quatre mois que me prit la rédaction des cent vingt-six pages publiées en première livraison, et que vous avez lues.

Vous vous souvenez qu'avant cette époque, je rimais, ça et là, une chansonnette, une ariette, un rien. Il faut bien se désennuyer entre deux déchiffrements de manuscrits vieux comme le comte de Frontenac ou le sieur Gaultier de Varennes. Depuis l'heure où j'ai dû me mettre à analyser le produit de mes recherches historiques, tout a changé. Adieu chanson, musique, etc. Je n'ai plus un sentiment, c'est celui de saisir la vérité historique dans les mille détails que j'ai à traiter, et de rendre aussi intelligible que possible tel ou tel passage qui se présente avec l'aspect d'une énigme. Travaillant dix heures par jour, j'ai mis quatre mois à produire cent vingt-six pages. En moy-

enne, c'est moins qu'une page par jour, ou à-peu-près cinq lignes par heure. Cinq lignes par heure! vous entendez, lorsque sur une matière ordinaire j'écris quatre-vingt-dix à cent lignes par heure sans me fatiguer.

Tout cela, me dites-vous, peut-être, n'explique pas votre lenteur; depuis près de trois années vous avez dû travailler un peu; où en est le résultat?

—Le résultat! il est sur ma table, quasi prêt pour l'imprimeur; mais je n'ai pas d'imprimeur, n'ayant pas d'argent à lui donner sans espoir de remboursement. Calcul fait, les sept ou huit cents pages de mon livre coûteraient, à publier, douze cents piastres, sans compter les gravures, dont les frais s'élèveraient à pas moins de trois cents autres piastres.

—Mais les souscripteurs?

—Dites-donc, mon cher Mousseau, seriez-vous assez naïf que de croire qu'il existe des souscripteurs? Voilà un mot tout trouvé—les souscripteurs—eh bien! je vous conseille d'en faire l'expérience sur un livre,—je ne parle pas de l'Opinion Publique qui a créé un courant inouï dans ce sens,—je parle de livres, de brochures, de tout ce que vous voudrez qui ne revêt pas l'allure d'un journal. Le souscripteur est un mythe; on en parle; il n'existe pas. Ce n'est point qu'il manque de gens bien intentionnés, bien amants de l'histoire de leur pays. Vous en rencontrerez partout; j'en rencontre qui vous diront: Allons, remuez-vous un peu, publiez quelque chose, vous savez qu'on lit toujours avec intérêt ce sujet-ci ou ce sujet-là, qui est de votre ressort." A part moi, je hausse les épaules, attendu que ces excellents lecteurs—qui ne sont pas bêtes, remarquez-le,—ne songent jamais à payer leurs lectures. Ah! par exemple, il liront volontiers tout ce que vous mettez dans un journal—parce qu'un journal ça ne se paye pas, ça s'emprunte. Mais comme il s'agit d'un livre, ma fine! beaucoup d'encouragement—en paroles—mais point d'argent. Cependant, on paye tous les jours, à Pierre et à Jacques, assez de coups d'appâts pour acheter un livre.

—C'est déplorable, je ne l'ignore pas. Il faut donc croire que vous ne publierez jamais.

Du tout! J'ai promis. Je tiendrai ma promesse. On doit y compter. Et tenez, au risque de vous endormir de nouveau, je vais parler chiffres—il paraît que c'est une manière d'argumenter et de démontrer, qui n'a pas sa pareille. J'ai été teneur de livres en partie-double—tenez-vous bien:

J'ai cent trente souscripteurs à deux piastres; total: deux cent soixante piastres. Il me faudrait huit cents souscripteurs à ce taux.

La première livraison m'a enlevé deux cent quarante piastres; balance en main: vingt piastres,—pour acquitter douze cents quarante piastres, que coûterait l'impression du livre.

Je garde ces cent trente souscripteurs, mon désappointement ne va pas jusqu'à les mettre à la porte; mais par exemple, je n'en veux point d'autres. Ces fidèles, ces élus, méritent des égards. Je ne les forcerai point à se mésallier avec des retardataires. Eux et moi, nous serons en bons termes jusqu'à la fin, s'ils le veulent bien. Ils font mon bonheur; je le leur rendrai autant que faire se peut.

Expliquons-nous.

Depuis quatre années, les matériaux n'ont cessé de me venir dans la main. Je ne les cherche pas; ils accourent d'eux-mêmes. C'est à qui m'enverra un bouquin, une liasse, un vieux contrat, pour servir à mon travail. J'en suis encombré, mais je n'en refuse aucun—au contraire! D'un volume de quatre cents pages, je me vois forcé d'en faire un de huit cents—et qui sait où je m'arrêterai! Aux douze gravures inédites que j'avais, j'en ai ajouté huit, et je ne refuserai certainement pas celles qui me seront signalées d'ici à la fin de la publication de mon livre. Pas plus tard que le mois dernier, M. J. M. Lemoine m'écrivit de Québec au sujet d'un tableau intimement lié à mon ouvrage. Je le fais graver en ce moment. Pour tout dire, j'ai devant moi soixante mille notes, à part dix-huit mille sur les familles, et cette marée monte toujours! Si je publiais mes documents *in extenso*, vingt gros volumes suffiraient à peine à les contenir. Mon principal travail consiste à les résumer. C'est moins gai qu'on ne le croit.

Mes cent trente souscripteurs ont droit à un volume de quatre cents pages et douze gravures. Ils l'auront. Je serai en état de le leur fournir d'ici à deux ans. Au printemps prochain, je leur expédierai la seconde livraison, forte de soixante-dix à quatre-vingts pages, avec deux gravures. S'ils sont bons enfants, s'ils ne s'impatientent pas trop, je leur donnerai probablement en sus des quatre cents pages promises, une petite livraison supplémentaire, pour faire endéver les non-souscripteurs, car remarquez bien que je me borne à ces cent trente personnes de bonne volonté et que je ne veux placer aucun autre nom sur ma liste. Quelques-uns de plus ne me tireraient point d'embarras, je garde mes privilégiés. C'est une fantaisie que je me passe. Avec ce petit nombre de fidèles à satisfaire, je reste toujours mon maître.

S'il leur arrivait de se fâcher, je leur rendrais bien gentiment leurs \$260, et je refuserais de rentrer en possession des livraisons parues. . . . On aime à se faire lire. . . . et même à se faire "éplucher," ce qui ne manquerait pas de m'arriver. . . . car j'aurais le soin de déduire le prix des livraisons parues. . . .

Badinage à part, vous me direz que ma conduite dans cette entreprise dénote un homme d'affaires médiocre. D'accord. Je vous assure que, dès qu'il s'agit de mes productions, je manque d'un certain courage. J'ai regardé comme un devoir de composer l'histoire de ma ville natale et je m'y suis livré avec grand plaisir. Ma part est faite. J'attends que l'autre part se fasse par qui de droit. Depuis trois années j'ai consacré presque toutes mes soirées à rédiger ce travail ingrat. J'eusse pu m'occuper avantageusement d'études plus profitables. Je m'en accuse. Il n'y avait vraiment pas de quoi se morfondre pour des lecteurs—empressés, je veux bien le croire,—mais si peu désireux de lâcher leur obole dans la main du gratte-papier. Fort heureusement qu'il me reste un filet de bonne humeur et de philosophie. Avec cela j'ai de quoi passer l'éponge sur bien des mécomptes. Mais qu'on y prenne garde: du moment que je fermerai l'histoire des Trois-Rivières, je pourrais me remettre à faire des vers—personne n'y gagera.

Je serais charmé que vous voulussiez bien écrire quelques lignes dans l'Opinion Publique, disant que je n'ai pas continué la publication de mon histoire des Trois-Rivières faute de moyens pécuniaires, mais que, néanmoins, avant longtemps, je serai en mesure de donner au public la suite de cet ouvrage. Je pense que cela suffira. En prendra qui voudra dans un sens satisfaisant: je ne tiens pas à contenter tout le monde.

Vous avez bien raison, mon cher Mousseau,—écrivant pour l'Opinion Publique mes affaires marcheraient mieux qu'elles ne vont du côté de la bourse. Je me suis laissé dire que vous payez vos écrivains. Voilà du nouveau dont je m'effraierais pas. Seulement, s'il m'arrivait de recevoir un jour quelques-uns trente-sous en échange d'un article, je crois que je me pren-

drais à les arroser de mes larmes,—un peu comme ce brave homme d'inventeur qui pleura si fort d'attendrissement, vous savez, en touchant sa première recette d'une piastre et huit sous.

Veillez serrer la main des amis et me croire, avec reconnaissance, tout à vous.

BENJAMIN SULTE.

## CHRONIQUE DE QUÉBEC.

Fidèle à la promesse que je vous faisais il y a un mois, je m'assois à mon bureau, et, fermant la porte à double tour, j'enjoins à tout le monde de me laisser seul, au milieu des livres qui peuplent ma solitude.

Il fait nuit, ma pendule marque neuf heures, et les froides soirées de l'automne font apprécier encore mieux les douceurs du foyer domestique.

Le poète, que j'attise, projeté dans ma chambre une clarté rayonnante; et il entonne aussitôt un rondement qui va bien avec la brise, se jouant, au dehors, dans les feuilles qui tombent, pendant que mon chien et mon grand chat d'Espagne, font mentir le proverbe, en échangeant, sous la table, des tendresses que leur envierait la colombe.

Nonchalamment étendu dans un fauteuil recouvert en serge rouge, je profite de ce bien-être, pour relire les feuillets d'une chronique depuis si longtemps promise. . . . et, peut-être, hélas! si peu attendue!

Fille d'amères déceptions, vous ne savez, lecteurs, combien cette chronique m'a valu de déboires et de soucis.

Parfois je la voyais grandir avec orgueil, et au fur et à mesure qu'elle prenait une forme dans mon esprit, je ne cessais d'en admirer les fines proportions et les merveilleux contours.

J'étais fier de mon œuvre.

Mais, ensuite, ce n'était plus cela. Traînant lourdement ses ailes de messagère, elle semblait ne pas avoir à son front l'éclatante gaité des nouvelles glanées en son chemin, et me paraissait, maintenant, pâle, sans couleur et sans voix.

J'étais alors au désespoir.

Car, avouez-le, pour qu'une chronique enlève les suffrages, il faut, avant tout, quelle déride les fronts et fasse rire les cœurs.

C'est là le naturel de sa physionomie, le gage assuré de son succès.

Il faut donc qu'elle égale le spéculateur aux abois et l'homme d'affaires songeant à la Baisse; il faut qu'elle frappe, en même temps, de son rayon lumineux, le journaliste pleurant les abonnés qui s'en vont, et le notaire les clients qui ne viennent pas, sans oublier, l'homme de Loi, passant à bas dans les couloirs du Palais, droit comme une statue de Thémis, et dont la rubiconde figure repose entre deux collets blancs, plus limpides, peut-être, que les dossiers qu'il porte fièrement sous son bras.

Elle doit donc apparaître tout de neuf habillée, fraîche, avec une toilette scintillante et irréprochable, digne, en tous points, de ceux qui, chaque semaine, purifient leurs intelligences au creuset d'une rédaction aussi savante que l'est celle de ce journal.

Celle-ci est loin, je le sais, d'avoir toutes les qualités qui lui conviennent; mais, ne voulant pas manquer à ma parole, j'aime mieux courir les risques de la publicité, et m'en constituer le parrain, sur lequel chacun pourra taper à son aise.

Afin de m'assurer encore plus les concours d'un bienveillant accueil, j'en appelle à vous, belles lectrices, dont les tresses, brunes ou blondes, flottent sur cette page, et vous prie de laisser l'humble chroniqueur chercher asile sous un coin de votre brillante et invincible protection.

\* \*

L'automne nous est arrivée avec un accompagnement de pluies et de tempêtes, sans compter la foudre, qui est venue, elle aussi, faire entendre l'éclat de son tonnerre, et décrire, en même temps, à nos regards, des arabesques que nous aimons mieux contempler sur les tableaux de Paul Véronèse, ou tracés par le crayon magique de Gustave Doré.

Ce dernier incident, surtout, a fait naître bien des pronostics.

Les badauds, acculés dans un coin et n'osant mettre leurs nez aux fenêtres, voulaient, à tout prix, que ce fut le signe précurseur de la fin des temps; d'autres, plus réservés, prédisaient que nous irions, sous peu, grâce à un climat plus doux, cueillir les fraises dans les bois, et la marguerite dans les prés. Plus d'un amoureux, même, méditait, avec sa belle, une conversation intime sous les buissons en fleur et le ciel étoilé. L'honnête paysan croyait entendre, à son tour, une voix, dans le lointain, lui crier en cadence:

Prends ta faux, ton bidon pour boire,  
Prends ton marreau, ta pierre noire,  
Fauçheur!

Il n'est pas besoin de dire que je suis à cent lieues de croire ces choses, pas plus que vous, lecteurs, qui souriez en me lisant.

Nous avons, tous ensemble, trop d'esprit pour cela.

Et une preuve que cette prédiction était fautive, c'est que le froid nous est revenu dans l'espace d'une nuit.

Après s'être couchés par une belle et sereine soirée, nous nous sommes éveillés le lendemain, tout surpris de voir le givre argenter aussi bien la demeure du pauvre que celle du riche.

Morale de tout ceci: il vaut mieux accepter les saisons comme elles nous tombent du ciel, soit qu'elles inondent nos prairies et nos routes, ou viennent, sous forme de rosée, poser un diamant dans la corolle des fleurs et sur l'aile humide des papillons.

\* \*

Mais si l'automne amène les pluies qui traversent et les vents soufflant partout la tempête, elle offre, en échange, des jouissances sans nombre, surtout au sein de l'ancienne capitale, qui ne veut et ne consent jamais à s'ennuyer.

Quoiqu'il arrive, la ville de Champlain, chante et chantera toujours, sur la harpe, l'éclatante gaité qui ne désertera jamais ses murs.

Et je crois que c'est là la plus belle part de son héritage, puisqu'elle lui vient, en droite ligne, de ce vieil esprit français, dont la renommée fait notre honneur et notre ornement.

Nous avons donc inauguré la saison par mille amusements, variés à l'infini.

\* \*

Au cercle, par exemple, vous rencontrez de joyeux amis, aux bonnes et franches figures, avec lesquels vous échangez un cigare, en entamant une conversation qui ne manque pas d'être spirituelle; ou, mieux encore, vous renouez les liens d'une vieille amitié, rompue, je ne sais où, dans un moment de mauvaisme humeur.

Si vous n'y prenez garde, le whist, à son tour, vous attirera, peut-être, en ses fils enchanteurs, le whist, ce jeu magistral,